

Ah ! voilà !

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **58 (1920)**

Heft 31

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-215740>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA VISITE ACADÉMIQUE

Pour entrer à l'Académie,
Un candidat allait trotter,
En habit de cérémonie;
De porte en porte visitant,
Sollicitant et récitant
Une banale litanie
Demi-modeste, en mots choisis.
Il arrive enfin au logis
D'un doge de la compagnie.
Il monte, il frappe à petits coups.
— Hé, monsieur, que demandez-vous ?
Lui dit une bonne servante.
— Pourrais-je bien avoir l'honneur
De dire deux mots à monsieur ?
— Las ! quand il vient de rendre l'âme !
— Il est mort ? — Vous pouvez d'ici
Entendre les cris de madame.
Il ne souffre plus, Dieu merci !
— Ah ! bon Dieu, je suis tout saisi !
Ce cher !... ma douleur est si forte !
Le candidat, parlant ainsi,
Referme doucement la porte,
Et sur l'escalier dit : Je vois
Que l'affaire change de face.
Je venais demander sa voix ;
Je m'en vais demander sa place.

La prudence du grand Frédéric. — Entendu sur la Riponne :

— Charrette ! qu'on a bien diné ! On avait une platée de chanterelles qui étaient... fameuses !
— J'ai trouvé une autre espèce de champignons qui avaient rudement bonne façon. Mais voilà, je n'en étais pas tant sûr. Je les ai quand même fait préparer pour midi.
— Malheureux ! vous n'allez pas les manger, je pense !
— Oh ! vouâ, je les ai fait manger à ma femme. Comme ça je verrai bien ! H.

LA RICHESSE DU CHANSONNIER

ECI ne se passait pas chez nous ; mais l'anecdote est si jolie que nous ne pouvons résister au désir de la conter à nos lecteurs. On peut bien aussi de temps en temps picorer chez le voisin, surtout quand c'est un bon voisin. Voici donc ce que le hasard nous fait trouver dans un vieux numéro des *Annales politiques et littéraires*.

* * *

Nous sommes aux Halles, de Paris, vers 1802. Il est 5 heures du matin ; un luron de trogne joyeuse sort d'un cabaret en renom avec deux amis. Tous trois ont passé la nuit à fêter la dive bouteille — ainsi qu'on disait alors — ils n'ont plus qu'une vague notion de l'équilibre, et notre homme qui titube et fait sauter son tricorne d'une oreille à l'autre, va choir au milieu d'un panier d'œufs frais, toute la fortune d'une pauvre vieille qui geint et pleure sur les ruines de cette omelette imprévue qui, pour elle, représente la misère !

Notre ivrogne a bon cœur, il fouille vite à sa poche... elle est vide... vides aussi les poches de ses compagnons... que faire ?

Et voilà soudain que de tous côtés arrivent les dames de la Halle, les marchands, les porteurs, les forts, attirés par les lamentations de la vieille.

L'homme est dévisagé, reconnu, son nom court de bouche en bouche ; on se le redit à l'oreille : c'est Désaugiers !... le chansonnier Désaugiers !...

— Demandons-lui une chanson, il ne la refusera pas à ses amis des Halles !

— Monsieur Désaugiers, dit une jolie fille, chantez-nous Paris à cinq heures du matin.

— Oui ! oui ! Paris à cinq heures du matin, crie toute la foule.

— Parbleu ! c'est une idée, pense Désaugiers, le meilleur des hommes, qui, d'un œil attendri, considère la pauvre vieille en larmes.

— Soit, je vais chanter, dit-il ; mais ensuite je ferai la quête.

— Bravo ! bravo ! vive Désaugiers !

On le hisse à grand-peine sur un tonneau, et de sa voix chevrotante, mais fine et timbrée, il chante le refrain populaire :

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier carotte,
Navets et choux-fleurs.
A sa voix frêle,
Soudain se mêle,
Strident et grêle,
Le noir ramoneur.

Puis le tricorne promené dans la foule se remplit de sous et aussi de pièces blanches ; les œufs cassés sont royalement payés ; la vieille continue à pleurer, mais c'est de joie. La jolie fille embrasse Désaugiers, qui, porté en triomphe par les forts de la Halle, connaît, pour une heure, les jouissances de la popularité.

Ah ! voilà ! — Une élégante, chaussée pour la première fois par un cordonnier en vogue, s'aperçoit que dès le premier jour ses souliers se sont déchirés. Elle va chez le fournisseur et lui exprime son mécontentement.

Le cordonnier prend le soulier déchiré, l'examine consciencieusement et, après un bon moment de réflexion :

— Je vois ce que c'est, dit-il, enfin, en branlant la tête, Madame aura marché.



« FUMÉE »

XIX

J'allais selon toute probabilité habiter longtemps une petite ville, j'en sentirais les inconvénients ; mais ces inconvénients je les connaissais déjà, pour moi ils n'avaient rien de terrible. Que m'importaient, je vous prie, la curiosité des voisins, les cancanes de la fontaine, la malveillance du juge de paix, dont je comptais bien ne pas cultiver la connaissance ! Que m'importaient le manque de distractions et la modestie de mon champ d'activité ! N'aurais-je pas constamment ma chère Marguerite à côté de moi ? Et mes trente leçons par semaine ! Certes, j'avais de quoi narguer l'ennui. Je n'en pouvais douter, la carrière qui s'ouvrait devant moi était une délicieuse carrière.

Après l'examen, le petit jeune homme rose et blanc était retourné à Genève pour y continuer ses études. Il n'y resta que quelques semaines. Un soir, le juge de paix fut trouvé sans vie dans son fauteuil à la Voltaire. Il y était mort d'un coup de sang.

— Et pensez un peu, disait avec horreur sa servante en racontant l'événement pour la cinquième fois, le nez de monsieur était devenu tout vert, tout vert ! Il avait la bouche écarquillée, et en le voyant j'ai quasiment cru y rester.

M. Plombin n'avait pas fait de testament et la fortune qu'il laissait revenait de droit à son neveu. Il vint recueillir l'héritage.

XX

La demande en mariage.

Si j'en parle à mon oncle ou à ma tante, me dis-je, toute la ville le saura. Brusquons les affaires.

Une question épineuse se présentait : devais-je me mettre en grand costume de cérémonie ? Après de grands débats intimes, je conclus que non. Un amoureux véritable devait avoir bien autre chose à faire qu'à s'orner à sa toilette, et il serait beaucoup plus politique de me présenter dans un négligé avantageux. J'enfilai donc mon pantalon vert bouteille, je mis mon gilet de velours et, choisissant parmi mes cravates, je me décidai pour du bleu piqué de blanc. Après quoi, je me considérai dans la glace.

S'il se fût agi de tout autre affaire, j'aurais été comme d'habitude fort satisfait, mais mon cœur battait bien fort.

C'était le matin que j'avais pris cette grande résolution. Le soleil allait se coucher lorsque je fus sorti. Même alors je me dis : « Attendons jusqu'à demain. » Et cependant je traversai la rue. C'est que cet « attendons », je le disais depuis plus d'un mois, et je sentais bien que si je ne me décidais pas une fois, je pourrais le dire bien longtemps.

A ce qu'il paraît, j'étais prédestiné à toujours avoir du malheur en fait d'amour. Ma mauvaise étoile me le fit comprendre plus que jamais.

Au tournant de l'escalier, je me trouvais en face de Marguerite. Elle se rendait à la fontaine. J'avais oublié que c'était son heure habituelle. Je voulais parler à sa mère, mais pouvais-je laisser passer la jeune fille sans rien lui dire auparavant ?

Je m'arrêtai. Elle s'arrêta. Je levai les yeux. Elle les leva aussi, pour les abaisser immédiatement en rougissant beaucoup. Je rougis de même. Nous sentions l'un et l'autre tout le grotesque de notre situation. Pour en sortir, Marguerite voulut parler, j'avais eu la même idée. Ce n'était pas le moyen de s'entendre. Enfin, rassemblant tout ce qui me restait de courage :

— Mademoiselle, dis-je avec feu, je vous aime !

Il se fit un grand bruit. Marguerite avait lâché sa cruche, qui se brisa en mille morceaux. Elle-même disparut en haut de l'escalier, les deux mains à son visage.

Je ne fus pas si abasourdi qu'on pourrait se l'imaginer :

Ma déclaration avait été un peu brusque, mais j'y avais mis toute mon âme. On connaissait mon amour. Il ne me restait plus qu'à attendre. D'ailleurs, une déclaration qui faisait lâcher une cruche et fuir à toutes jambes, laissait de l'espoir...

Le lendemain, je recus le petit billet si vivement désiré : j'étais... poliment éconduit ! Marguerite se disait très flattée de ma démarche ; elle m'estimait beaucoup, mais son cœur n'était pas libre, je trouvais une personne plus digne de mes affections...

Hélas ! était-ce ainsi qu'elle pensait pouvoir me consoler ?

XXI

Je commençai mes cours. Douces illusions, vous étiez bien loin.

Et mon cigare ? Il ne me disait plus rien. Je laissais la fumée tourbillonner au hasard, je ne cherchais pas à la lancer en petites auroles. Lorsqu'une image chérie m'apparaissait entre deux bouffées, c'était toujours à côté d'un jeune homme rose et blanc. Ordinairement alors j'allais me promener.

Dans la rue tous les yeux se dirigeaient sur moi.

— Voyez comme il est triste, disait Mme Martin à sa voisine. Il paraît que c'est bien vrai. Qui l'aurait cru ?

On le croyait : j'étais épris jusqu'à la folie de notre pensionnaire ! Qui vraiment, de Mlle Sophie, de son nez crochu, de ses petits yeux jaunes et de ses trente et un printemps ; si je ne l'épousais pas, c'était par pur respect pour ma tante, pour mon oncle et pour leurs conseils.

D'où venait ce bruit ? Je n'en savais rien. Un jour, j'avais dû accompagner Mlle Sophie chez notre pasteur ; nous y avions passé la soirée, et, après quinze parties de loto, nous étions rentrés ensemble, moi triste, morose, ennuyé, et ma compagne minaudant, avec des manières de jeune fille. Elle s'appuyait très fort sur mon bras.

La vie serait-elle ainsi faite ? me demandais-je en suivant le sentier qui borde le lac ?

Cher lecteur, ne m'abandonne pas encore. Avant de repartir avec ta carriole, viens me faire une petite visite dans ma chambre. Tu la trouveras bien changée depuis le jour où je la fis passer devant tes yeux. Que veux-tu ? j'avais douze cents francs d'appointments, une position dans le monde ; il a fallu retapisser et reblanchir, le vieux canapé a disparu. N'importe. Prends une chaise, assieds-toi vers mon feu ; console un pauvre désenchanté, montre-lui son sort moins déplorable qu'il ne lui paraît, ne lui refuse pas les encouragements que tu croiras propres à dissiper sa tristesse.

Lausanne, 1858.

Benjamin DUMUR.

FIN

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine, « Cruel orgueil », splendide comédie dramatique moderne en trois actes avec le concours de la célèbre vedette américaine Emily Wehlen ; « L'avion fantôme ». Dimanche 1^{er} août, matinée dès 2 heures. Tous les jours matinée et soirée. Salle des plus agréables et des mieux garanties.

PHOTOS GIROD, 29, RUE DE BOURG, 29
LAUSANNE — Ouvert jours et dimanches.

Vermouth NOBLESSE
DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACÉ

G. 426 L.

FUMEZ LES CIGARES FROSSARD

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT.
J. MONNET, édit. resp.